

Antoine Piazza

un voyage au Japon

br

la brune au rouergue

Présentation

Il a parcouru déjà de nombreux pays d'Europe, seul, sur son vélo. Mais, en ce mois de février 2007, Antoine Piazza part plus loin que jamais : à l'extrême bout du monde, dans un pays dont il ne connaît pas la langue. Pour découvrir le Japon, il a choisi de sillonner Shikoku, la plus petite des grandes îles de l'archipel nippon, sauvage et montagneuse, à l'hiver plus clément que ses voisines.

Son récit de voyage est une ode à la lenteur et aux heureux hasards, à l'attention au monde et aux autres, composée dans une langue harmonieuse et ample, à l'image des sublimes paysages encadrant cette aventure intérieure.

Antoine Piazza

Né en 1957, Antoine Piazza vit à Sète. C'est aux éditions du Rouergue qu'il publie ses livres, parmi lesquels Roman fleuve, Les Ronces, La Route de Tassiga, Tours de garde. Il a reçu le grand prix de la ville d'Asnières pour Un voyage au Japon.

Du même auteur

Roman fleuve, Le Rouergue, 1999, N. É. 2013, prix de la librairie Millepages ; Folio n° 3553.

Mougaburu, Le Rouergue, 2001.

Les Ronces, Le Rouergue, 2006, prix Émile-Guillaumin ; Babel n° 904.

La Route de Tassiga, Le Rouergue, 2008 ; Babel n° 992.

Un voyage au Japon, Le Rouergue, 2010, grand prix de la ville d'Asnières.

Le Chiffre des sœurs, Le Rouergue, 2012.

Tours de garde, Le Rouergue, 2015.

© Éditions du Rouergue, 2010

ISBN 978-2-8126-0881-0

www.lerouergue.com

Antoine Piazza

br

un voyage au Japon

la brune au rouergue

« *La route devient très pittoresque
(tunnels)* »

Le *Guide Bleu*, cité par Roland Barthes,
Mythologies.

Je savais qu'au Japon mon vélo pouvait rester une heure devant un magasin, une nuit à la porte d'un hôtel, car les voleurs n'existaient pas, ou ils étaient ailleurs, dans les villes immenses où je n'avais pas l'intention de me rendre et où, de toute façon, on ne volait pas des choses aussi insignifiantes. J'avais acheté le vélo quatre ans plus tôt pour rouler en Écosse, en Finlande, en Irlande, dans les Pyrénées. Pendant des semaines, été après été, j'avais traversé des forêts et des landes, j'avais épuisé toutes mes forces au point de me trouver en équilibre au milieu d'une côte, les muscles tendus dans un effort ultime, avant de m'arrêter, de reprendre ma place sur terre où je redevais malhonnête et veule, accablant le vent, la pluie, le poids des sacoches, le vélo lui-même. La veille d'un départ en avion, je démontais la selle, je dégonflais les pneus et ficelais la roue avant au cadre. Avec de vastes pans de papier à bulles prélevés dans les cartons d'un marchand de meubles, j'effaçais l'image d'un vélo, doublant et redoublant les couches, appliquant comme un corset des mètres de ruban adhésif, pratiquant au niveau du cadre une ouverture discrète qui servait de poignée de transport.

Mon vélo devenait une valise, un fardeau. Je le portais avant qu'il ne me porte.

C'était la première fois que je partais aussi loin, la première fois, aussi, que je partais en plein hiver. À l'aéroport, j'avais lu dans le luxueux magazine d'Air France le portrait d'un cuisinier français de renom qui voyageait à pied en Extrême-Orient, une fois par an, à la recherche de nouvelles saveurs et de solitude. Il marchait le long des ruisseaux opaques et sous les pluies de mousson, notait le nom des ingrédients et prélevait des échantillons d'herbes ou d'épices. Il employait le mot « baluchon » pour désigner le bagage dérisoire qu'il emportait avec lui et trouvait refuge dans des villages perdus où on ne lui demandait pas de parler. En me dirigeant vers le guichet, je regardai mes sacoches qui suivaient en bagages à main et je pensai au vélo en pièces détachées que j'allais récupérer à mon arrivée, à la lente séance de reconstruction qui m'attendait devant l'aérogare. Je me sentais embarrassé et gauche. Je ne connaissais personne au Japon. Je n'avais même pas un nom, une adresse, un numéro de téléphone. Les ponts à péage, les échangeurs autoroutiers, les voitures, la foule allaient m'empêcher de grimper sur mon vélo dès mon arrivée à Ōsaka, de m'enfoncer aussitôt dans le pays, comme je l'avais fait à Dublin, à Helsinki. Enfin, si j'avais trouvé mon chemin dans le Donegal ou en Carélie en lisant un peu de gaélique ou de finnois sur les panneaux de signalisation, j'avais renoncé à apprendre des rudiments de la langue japonaise, qui était une indéchiffrable algèbre, et je partais avec la sensation d'être paralysé

ou aveugle, avec la certitude d'avoir oublié quelque chose. Pourtant, au moment de l'embarquement, en me laissant porter par le flot paisible des passagers qui ne faisaient pas attention à moi, je compris que j'étais un voyageur comme un autre. Le Japon, l'hiver, le vélo, tout allait bien, pensai-je, il ne me restait plus qu'à me perdre.

Dès que l'avion, qui venait d'atterrir sur l'aéroport d'Ōsaka après un vol de nuit sans escale, fut arrimé à la passerelle télescopique, tous les Français à destination de la Nouvelle-Calédonie se précipitèrent vers la sortie, suivirent la direction de Nouméa indiquée sur des panneaux rudimentaires et disparurent dans un couloir. Pour eux, le Japon était une simple étape entre la France et un territoire français, et l'aéroport d'Ōsaka une île artificielle que l'on avait construite à dix mille kilomètres de Paris, à l'endroit précis où finissait le rayon d'action des jumbos-jets. Impatient d'en finir avec les formalités, de prendre mon vélo, de m'en aller, je suivis les autres passagers dans l'aérogare presque vide. Pour atteindre Shikoku, que j'avais choisie parce qu'elle était la plus petite des quatre grandes îles de l'archipel, parce que, sauvage et montagneuse mais déjà méridionale, elle subissait des hivers moins rigoureux que les hivers de Honshū ou de Hokkaidō, je n'avais pas à monter dans un train ou un bus limousine, mais dans une navette qui desservait, tout au bout de l'aéroport, un embarcadère où attendait un ferry rongé de rouille.

Celui-ci assurait des traversées modestes vers la presque île d'Awaji en maintenant son cap dans une eau épaisse et barrée de courants. Les machines tournaient à plein régime autant pour le faire avancer que pour l'empêcher de rejoindre les profondeurs où il avait peut-être navigué autrefois, et le vacarme qui précédait le bateau n'effrayait plus les pêcheurs debout sur des barques immobiles. Afin de faire oublier aux passagers qu'un naufrage les guettait à chaque instant, la compagnie avait accroché dans la cabine un somptueux téléviseur à écran plat qui affichait un reportage sur les macaques de l'île de Hokkaidō. Attroupés sur un parking, les singes allaient d'une voiture à une autre, entraient dans les coffres, se collaient aux pare-brise, arrachaient la nourriture des mains des touristes. Certains arrêtaient leur course pour poser devant la caméra avec le sandwich volé qu'ils tenaient empoigné comme un sceptre. Quand la terre apparut sur la vitre usée des hublots, après une courte croisière de deux heures, je compris qu'Awaji n'était pas aussi petite qu'elle le paraissait sur les cartes et Shikoku moins proche de l'aéroport que je ne l'avais cru. Sur le débarcadère, je m'empressai de déposer dans un conteneur à ordures les remous de plastique et de ruban adhésif que j'avais arrachés à mon vélo, de raccrocher la roue avant au cadre, la selle à la tige, les sacoches au porte-bagages et de mettre un peu d'air dans les pneus. Voyage après voyage, je m'étais aguerri à toutes ces manipulations, mais je n'avais jamais la patience de produire la pression de six bars avec une pompe à main et, après avoir puisé dans un distributeur de

station-service cette rafale d'air furtive et violente qui me permettait habituellement de rouler deux semaines, alors que j'étais pressé de faire cent kilomètres pour me retrouver dès le premier jour loin de tout, je ne dépassai pas la boutique de cycles de Sumoto. Écrasées par les tonnes de bagages de la soute, les deux roues s'étaient voilées et mon vélo louvoyait comme le vieux rafiot que je venais de quitter. La réparation m'ayant donné une heure de libre, j'entrai dans le supermarché contigu au magasin de cycles, à la suite d'une femme d'un certain âge qui faisait ses courses à ce moment de la journée, pendant lequel le magasin était presque vide. Elle était encombrée de ses vieux parents qu'elle abandonna dans une aile du magasin où l'on vendait des meubles et de l'électroménager. Le vieil homme et la vieille femme, petits, voûtés mais agiles comme des animaux détachés, s'étaient arrêtés devant deux fauteuils de salon, exposés tout près de l'allée principale et avaient grimpé dessus, non sans peine, à cause du socle volumineux qui dissimulait la machinerie permettant à chacun des fauteuils de s'incliner, de se redresser ou encore de tourner sur lui-même. Quand ils furent installés, ils firent assez de bruit pour qu'un vendeur, puis leur fille, vinsent en hâte auprès d'eux. S'ensuivit un débat à l'issue duquel je crus comprendre que la fille avait obtenu du vendeur que ses parents calmés pussent rester sur les fauteuils pendant qu'elle finissait ses courses. Le vendeur regardait dans tous les sens avec inquiétude, redoutant l'irruption d'un de ses chefs, mais il n'avait plus rien à craindre, la vieille femme s'était

assoupie et le mari, en position horizontale, le ventre sanglé, maintenait ses yeux fixés sur le plafond du supermarché.

Une heure plus tard, mon vélo réparé avançait droit dans les rues de Sumoto à la suite de rares cyclistes. L'un d'eux m'aborda pour me demander où j'allais. Quelques mots d'anglais lui venaient l'un après l'autre à mesure que son regard se déplaçait le long de mon vélo. J'appris ainsi que le seul passage pour Shikoku se trouvait loin de là, sur le pont autoroutier qui franchissait les fameux tourbillons de Naruto et sur lequel les piétons et les cyclistes n'avaient pas le droit de circuler. À la sortie de la ville, je reconnus la route de corniche que ma carte désignait comme la seule conduisant vers le sud et, bien que je fusse assuré de m'engager sur la bonne route, j'eus l'idée saugrenue de montrer mon trajet à des ouvriers qui travaillaient sur la chaussée et qui s'empressèrent de m'envoyer à l'autre bout de la ville d'où je fus long à revenir. Au sud de Sumoto, l'océan ne ressemblait plus à une route maritime surchargée de tankers, qui sentait le cambouis et le gazole, mais à un décor de vacances avec des plages de sable fin, des bars, des vitrines et des stores. Les employés des hôtels étaient retenus devant une remise où ils remplaçaient une vitre, clouaient une planche, au sommet d'un mur où ils démontaient un conduit d'aération, ajoutant un concert de cliquetis à une chanson populaire qui s'échappait d'un poste de radio oublié quelque part. Je m'étais calé sur le côté gauche de la chaussée où de rares voitures faisaient de larges embardées

pour me doubler. Je n'éprouvais ni faim, ni soif, ni fatigue et j'avais la curieuse impression d'être là de toute éternité, seul sur la seule route du pays. La petite agglomération de Sumoto était déjà loin et les maisons isolées sur le bord de la route avaient disparu. Le soleil, contenu par la paroi des montagnes, brillait pour un autre versant, pour un autre monde, celui d'Ōsaka et de la région surpeuplée du Kansai où les voitures roulaient à la file sur des chicanes de béton. Trente kilomètres plus au sud, alors que l'horizon s'était enrichi d'une île rectangulaire, je fus étonné de ne pas voir le pont autoroutier dans le lointain et de me retrouver complètement seul. Les pêcheurs qui avaient posé leurs lignes au bout de longues digues de tétrapodes en béton étaient trop loin de la route pour me voir. Celle-ci s'était détachée de l'océan et commençait à grimper. J'avais fait quarante kilomètres avec le projet d'en faire quarante de plus et la première montée me laissa sans force. Après le col, la route bascula dans un arrière-pays vide, enseveli sous une nuit froide. Je me fiais à elle. Rien ne montrait que le paysage pouvait changer, que des villages allaient se greffer au bord de la route, avec des lumières, des odeurs, des silhouettes. En réalité, j'étais sur un territoire doté d'une route et de rien d'autre, où je n'étais ni abandonné, ni perdu, mais simplement arrimé à une machine et contraint de pédaler et je n'avais pas oublié que mes longues errances en Écosse, en Irlande, en Finlande, avaient commencé par d'insupportables courses sous des averses glaciales, par des pauses sous des abribus de campagne ou

sur de longues avenues de banlieue, nocturnes et jalonnées d'ivrognes vindicatifs.

Je fus bientôt arrêté par des lumières qui désignaient un bar ou un snack sur la façade d'une maison. Pour faire comprendre au couple qui tenait le snack et à un autre, qui lui avait rendu visite en ce début de soirée, que je voulais un abri pour la nuit, j'eus pour la première fois recours à mon guide de conversation en japonais. Dans le chapitre consacré à l'hébergement, celui-ci proposait un bouquet de phrases toutes prêtes, telles que : « Il n'y a pas de bonde dans le lavabo » ou « La lampe de chevet ne marche pas ». Je m'étais assis sur un coin de banquettes et, à l'imitation de ces lecteurs impatients de débusquer le bon extrait d'une œuvre pour le lire à des amis réunis, je cherchai la phrase qui allait me conduire dans une chambre tiède et parfumée. Quand je récitai la formulation phonétique de : « Pourriez-vous m'indiquer un hôtel ? », les quatre Japonais s'approchèrent de moi, doucement, comme si je cachais un petit animal dans mon anorak. L'un des hommes, qui était probablement le propriétaire de l'établissement, prit le livre, relut la phrase et se détacha du groupe pour s'installer contre un mur où étaient accrochés une carte d'Awaji et un téléphone. Il s'était emparé d'un annuaire lourd et épais et, entre chaque appel, se contorsionnait pour annoter un bout de papier. Pendant ce temps, les trois autres convives avaient repris la conversation qui les occupait avant mon arrivée et qu'ils interrompaient parfois pour s'assurer de ma présence. Malgré les sourires qu'ils m'adressaient, malgré

ce bout de papier sur lequel l'un d'eux allait écrire l'adresse de deux ou trois *ryokan**, les quatre personnes attendaient mon départ. Avec son mobilier de fast-food et ses boîtes publicitaires remplies de cure-dents, ce snack sans originalité ni grâce était un de ces lieux où, pris entre la fatigue et le repos, la faim et la satiété, je ressentais l'ivresse légère et douce qui m'engourdissait quand je m'étais arrêté et que je ne faisais rien depuis quelques minutes. Je voulus faire savoir au propriétaire que j'allais partir, mais celui-ci, sans se défaire de son téléphone, me poussa devant une vieille carte touristique d'Awaji épinglée au mur. J'appris ma position sur l'île grâce à un trou que les clients de passage avaient creusé sur la carte en posant un doigt afin de se repérer. Mon regard remonta vers la ville de Sumoto que j'avais quittée au début de l'après-midi, vers la région du Kansai, qui coiffait le nord de l'île et où passaient, figurant une machinerie complexe et saturée de canalisations, des routes, des autoroutes, des voies ferrées, ou encore les lignes du *shinkansen*. Première terre japonaise à émerger de l'océan des origines, Awaji était une matrice de lave et de poussière que le récent séisme ayant détruit Kōbe avait soulevée une seconde fois et que l'on avait arasée pour remplir les coffrages de l'aéroport d'Ōsaka. Ce qui restait de l'île, sur la carte, était couvert de petits drapeaux, de fleurs, d'arbustes, de parasols qui signalaient des terrains de golf, des champs de

* Les mots japonais en italique renvoient à un lexique en fin de volume.

narcisses, des vergers, des plages, tout un univers de vacances, tiède et douillet, que cernaient des poissons dressés sur la nageoire caudale et des chalutiers ventrus et à l'extrémité duquel de mystérieux tourbillons s'enroulaient aux piles d'un pont.

Je repartis, enrichi d'un morceau de papier sur lequel le propriétaire du snack avait écrit plusieurs adresses. Je voulais me persuader qu'un repas et un lit existaient forcément, qu'ils ne pouvaient pas ne pas exister, parce que, m'étant déjà retrouvé vingt fois, trente fois, dans une situation semblable, je n'avais jamais passé une nuit dehors. Je traversai un village obscur avant de suivre une route qui serpentait sur une plaine vide d'arbres et de clôtures et, quand je voulus raccrocher au porte-bagages la lampe électrique qui était tombée sur la route, je n'eus pas d'autre solution que de coucher le vélo par terre. Pourquoi le cuisinier français parti pour l'Extrême-Orient avançait-il au milieu de toutes les merveilles décrites dans le magazine quand je m'arrêtais ainsi, dès le premier soir, vaincu par la fatigue et l'ennui et que, autour de moi, il n'y avait rien ? Pas d'arbres, pas d'herbe, pas de bruits, pas de lumières, pas d'odeurs... Combien de fuseaux horaires avais-je franchis pour atteindre ce bout du monde plat, désertique et noir ? Pour avoir une idée du temps passé, je n'avais que ma montre, réglée sur l'heure de France, une heure tardive, pensai-je à tort, oubliant qu'en France, ce n'était pas le milieu de la nuit, mais le milieu du jour. Je repris la route. Mon corps détenait en réserve une force clandestine et précieuse, affranchie de ma volonté et de mes envies, qui

fournissait des gestes mécaniques et rudimentaires sur lesquels la fatigue, le froid, la faim n'avaient aucune prise et qui, dans les précédents voyages à vélo, m'avait toujours entraîné quelque part. Grâce à elle, j'arrivai sur la voie express qui traversait l'île d'Awaji et que la lumière pâle des lampadaires fixait dans la brume. Des constructions industrielles, des feux, des embranchements annonçaient une agglomération mais, quand je reconnus le symbole du pont autoroutier de Naruto sur un panneau, au-dessus de noms inscrits en *kanji*, je fis une inexplicable embarquée qui m'en éloigna et suivis un chemin qui passait dans des herbes hautes et sales où les halos de la voie express reposaient comme une poussière. J'étais tout près d'une ville, mais je ne voyais personne et ne croisais pas de voitures. Quelques ampoules brillaient sur une maison de pierres qui abritait un restaurant. Je ne savais pas si les clients étaient déjà partis ou s'ils n'étaient pas encore arrivés car la salle n'était pas éclairée. Une fille sortit de la cuisine et parcourut le papier annoté par le propriétaire du snack. Les adresses inscrites paraissaient n'avoir aucun sens pour elle, comme si je me trouvais ici dans une juridiction nouvelle où les mots des provinces voisines n'avaient pas cours. La fille disparut subitement, mais, alors que je quittais le parking, elle se présenta sur un de ces vélos à petites roues que j'avais croisés quelques heures plus tôt dans les rues de Sumoto, replia les doigts d'une main pour me faire signe de la suivre et s'éloigna dans un quadrillage de ruelles étroites et obscures. La ville était déserte, mais les maisons serrées les unes contre les

autres regorgeaient d'odeurs et de voix. Il me semblait que chacune d'elles avait fait le plein de tous les membres de la famille et que, après un copieux repas, les convives étaient restés réunis. En fait, je n'en savais rien. La fatigue et le froid s'étaient interposés entre les choses et moi et j'étais trop occupé à ne pas me laisser semer par la fille pour voir ce que faisaient les gens dans les maisons. Bientôt, celles-ci laissèrent place à des boutiques aux vitrines sans lumières. L'océan était tout près et des relents de sable mouillé et d'hydrocarbures remplissaient l'air humide. La jeune fille balaya d'un regard toutes les boutiques avant de me désigner une silhouette immobile au fond d'un dédale de vitres et de reflets. Elle me dit encore deux ou trois mots d'anglais que je ne compris pas et s'en alla.

Une femme en kimono gris bleu quitta le comptoir de la réception et m'installa dans un salon attenant où un homme en costume-cravate me rejoignit et s'adressa à moi comme si le japonais était ma langue maternelle, comme si je rentrais d'un long voyage, un peu sonné, amnésique. J'avais hâte de me laver, de dormir. À chacun de mes efforts pour me détacher du fauteuil, le directeur du ryokan et son employée opposaient le poids d'un bras sur mon épaule et je me rasseyais sagement. J'avais détourné mes yeux du vélo que j'avais abandonné à l'entrée pour les poser sur l'immense vivier d'intérieur où de larges poissons noirs faisaient un bouquet au-dessus des pierres, sur un homme et un enfant, tous deux en peignoir, qui suivaient un interminable couloir conduisant aux bains, sur la femme en kimono, qui